

ANTIRESSE

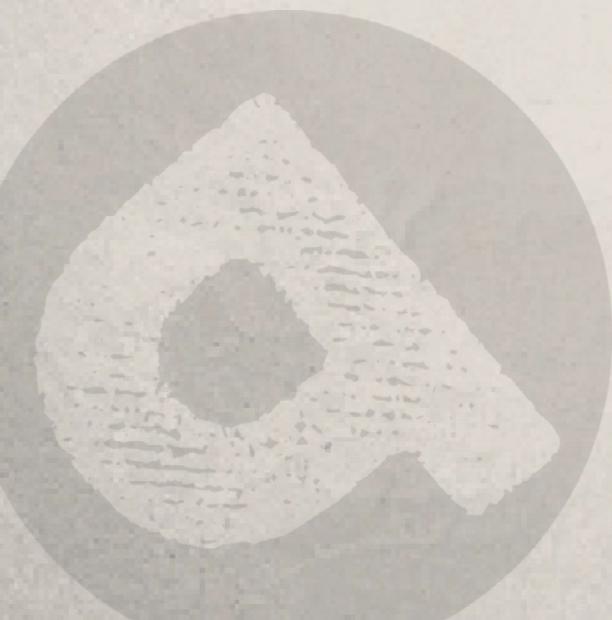
Observe • Analyse • Intervient

**La «Q ère»
ou le tatouage
du bétail humain**

Qui sont mes frères?

Le destin de Novak D.

Lire Modiano



SCAN
QR CODE,
PLAY THE GAMES
& WIN...



...COOL PRIZES!

LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Bienvenue dans la «Q ère»

CETTE SEMAINE, J'AI TRAVERSÉ UN BON BOUT D'EUROPE EN VOITURE. TÔT UN MATIN, JE SUIS PARTI DE SUISSE EN DIRECTION DE L'EST. ÉTAIT-CE ENCORE MON CONTINENT, SI FAMILIER, OU UN TERRITOIRE INCONNU, DÉVASTÉ PAR UNE GUERRE INVISIBLE?

Lorsque je traverse l'Italie, la pause café est un rite sacrosaint. Je m'arrête aux portes de Milan et je commande un *espresso doppio* dense et rôti, que je savoure debout à une table haute. Cette fois encore, muni d'un test négatif, j'ai retrouvé mon zinc au milieu du supermarché en remontant les effluves. Une jeune serveuse, bien entendu masquée, a encaissé ma commande pendant que sa collègue tassait déjà le café dans la machine *DeLonghi*. Puis la jeune femme, sur un ton routinier, m'a demandé mon *pass*. J'ai sorti ma

feuille avec le code QR imprimé. Son lecteur a viré au rouge. Elle ne m'a même pas regardé: — Ça marche pas. — Pourquoi? — Ce n'est pas un *green pass plus* que vous avez là? — Non, un certificat Covid européen. Valable dans toute l'Europe. — Plus chez nous. Je ne peux pas vous servir, dit-elle d'un ton las, mais sans appel. La collègue, qui posait justement mon café sur sa soucoupe, a interrompu son geste. La conversation était terminée.

— Mais j'ai déjà payé...

— Nous vous le faisons à l'emporter.

La collègue a déposé la tasse fumante dans l'évier puis elle a tiré un autre double, en le versant cette fois dans un hideux gobelet en carton. Un espresso italien dans un carton. En Italie... Autant servir un pouilly-fumé dans du plastique. Avec un glaçon...

Que faire? «*Poverette*», ai-je songé. J'ai pris mon gobelet et suis sorti le boire sous le porche de l'immense restoroute. Deux minutes plus tard, je roulais déjà. Je n'essaierais plus de prendre un *espresso* en Italie.

CAFÉ PAVLOV

Cet incident m'a laissé songeur. Il concrétisait un sentiment qui m'avait insidieusement envahi depuis les hauteurs du col alpin d'où j'étais descendu. Ce pays géogait encore, mais ne vivait plus. Son activité, me semblait-il, n'était que le réflexe nerveux posthume d'une bête qui de son vivant avait été survoltée, intenable. Les automobiles s'y croisaient sans hâte, les limitations de vitesse étaient respectées, les auberges au bord des routes étaient ouvertes, mais on ne voyait plus nulle part de ces attroupements de terrasse qui donnaient l'impression que la masse humaine débordait du bistrot comme une pâte levée.

Dans ce même restoroute, il y a deux ans encore, le comptoir à café était toujours *the place to be*, les cris fusaient, les routiers jouaient du coude. «*Un cappuccio quà!*» Désormais, les clients étaient rares, silencieux et disciplinés, leurs bras serrés

près du corps n'exprimaient plus rien.

Dix-huit mois plus tôt, en l'été 2020, j'avais remonté toute l'Italie du nord, de Trieste au tunnel du Fréjus. On sortait à peine du confinement, la population en était encore hébétée. Le masque était de rigueur et les serveuses m'enguirlandaient bruyamment: «*Signore*, mettez la *maschera!* Pourquoi payer 500 euros d'amende?» La maréchassée du banquier Draghi ne badinait pas. Des contrôleurs pouvaient irrompre à tout instant, même en civil. L'amende était mon affaire, mais elles me prévenaient. Si je ne me masquais pas, elles me servaient quand même, en secouant un peu la tête. *Che idiota!*

Entre deux *espressi*, l'ambiance avait radicalement changé. On avait passé de l'Etat policier à l'Etat totalitaire. Ce n'était pas la même chose. Sous le règne du code QR, la police était intégrée au système. Elle n'avait plus besoin de se déplacer. Le dispositif électronique, inexorable et omniscient, avait rapidement maté la population la plus exubérante d'Europe. Mes serveuses auraient pu dire «ça ira pour cette fois» et servir l'étranger de passage avec un clin d'oeil entendu, voyant qu'il était de toute façon *néгатif*. Mais non. Elles n'étaient plus que le prolongement de leur appareil. Leur pensée s'était réduite à un réflexe pavlovien. *Rouge = on ne sert pas*. C'est tout. Il en aurait peut-être été autrement ailleurs. Mais que *ceci* me soit arrivé



à la première occasion était pour moi un signe suffisant.

AME DE CHIEN

Dans la voiture, j'ai repris l'écoute de mon livre audio. Le matin en partant, je l'avais choisi au hasard: *L'appel de la forêt* de Jack London. L'œuvre de London est l'une de mes lacunes. On m'en avait offert tout un complet, pour mon dix-septième anniversaire, mais dans ma morgue d'alors je m'estimais déjà «trop sérieux» pour lire des romans d'aventure. Jack London, à mes yeux de jeune intello infatué, c'était presque de la BD.

Dans ce récit, l'on suit les péripéties du chien Buck, arraché par des trafiquants à son foyer douillet en Californie pour aller tirer des traîneaux en Alaska au temps de la ruée vers l'or. D'équipée en équipée, de bagarre en exploit, la noble personnalité de Buck se déploie

avec une richesse époustouflante. Dans son sillage, on découvre aussi le caractère, unique à chaque fois, de ses compagnons de trait et d'infortune. Mais tout cela s'inscrit, bien entendu, dans une interaction brutale et subtile à la fois avec les propriétaires et les maîtres d'équipage. Ils peuvent être impitoyables, l'important est qu'ils soient souverains et justes. Les pires d'entre tous sont les amateurs et les sentimentaux. Leur bonhomie initiale se transforme en égoïsme panique au premier accroc. Les chiens perçoivent ces choses avec une intuition infaillible, immédiate. Mon ami le *musher* Pierre-Antoine Héritier, fou des courses dans le Grand Nord et dont j'avais publié le livre, pourrait vous parler des personnalités de sa meute, des heures durant. Pour survivre à ces rigueurs, l'homme et ses bêtes ne doivent faire qu'un.

Dans un long épilogue, Jack

London répond à ceux qui l'accusent d'être un «contrefacteur de la nature» (*Nature faker*) parce qu'il aurait prêté aux chiens des raisonnements presque humains, pour ne pas dire une âme. Parmi ces détracteurs qu'il fouette hardiment figurent rien moins que le président Roosevelt, grand chasseur devant l'éternel, et le naturaliste John Burroughs. Tous deux affirment que l'animal n'est qu'un automate biologique répétant des actes programmés par l'instinct, mais n'expliquent pas comment cet instinct millénaire, par exemple, aurait «programmé» les chiens à s'intégrer très aisément dans l'environnement moderne avec ses automobiles rapides, imprévisibles et bruyantes.

Par une foule d'exemples tirés de son expérience, London balaie ces «mécanicistes» avec une aisance jouissive. Mais l'on sent poindre dans sa polémique une inquiétude plus profonde. S'ils ne voient que ça dans l'animal supérieur, que pensent-ils, ces «sages», de l'être humain? Dont les spécimens primaires, relève London, se distinguent assez peu finalement des animaux les plus évolués. En bon darwinien, London conclut, outré, que ces intellectuels modernes utilisent les meilleures armes dont les a dotés l'évolution pour nier l'évolution même, en réduisant la vie à une mécanique morte où le seul «animal supérieur», l'homme, constituerait avec sa «raison» une anomalie incompréhensible. Le romancier l'avait compris sans l'ex-

pliciter: le scientisme de son temps était un masque du nihilisme.

J'ai frémi. Le plaidoyer de Jack London, écrit en 1903, pour la raison et l'âme du chien Buck, pourrait aujourd'hui être étendu à une défense de l'âme et de la raison humaines face à l'entreprise de calibrage et de conditionnement dont elles sont l'objet.

LE GENRE ET L'ESPÈCE

La lecture de la longue nouvelle s'est achevée vers Venise. J'ai mis de la musique et me suis immergé dans l'hypnose de l'autoroute semi-déserte. Entre Italie et Slovénie, aucun contrôle. Les douces collines slovènes étaient écrasées de nuages noirs. On m'avait prévenu qu'il fallait produire un code QR pour faire le plein: ce n'était pas le cas. Ou plus. Personne ne faisait de remarques pour les masques. Chaque pays joue sa propre partition, perd des feuilles en route, recommence, fait mine d'abandonner puis «resserre la vis» dans une cacophonie bureaucratique qui n'a qu'un lointain rapport avec l'épidémiologie.

La belle route ouverte me laisse le temps de réfléchir, de me contempler moi-même au milieu du flux. *Je traverse mon Europe sous narcose totalitaire*, me dis-je en murmurant, comme pour prendre charnellement conscience de cette sidérante réalité.

Des gens ont qualifié *cela* de nazisme. Ils ont été violemment pris à partie, parfois même traînés en justice comme tel député hollandais. De fait, ils ont tort, ou plutôt,

ils font un amalgame contreproductif. Ils confondent le genre avec l'espèce. Le national-socialisme est indissociable des idées hitlériennes, du racisme *scientifique* du XIXe siècle, de la glorification du génie national, des uniformes à la coupe sévère et impeccable de M. Boss, de l'horreur des camps et des photographies teintes en sépia. C'est une *espèce*, historiquement et culturellement marquée. Le totalitarisme est un *genre*, un système d'organisation universel de la société moderne dont le contenu idéologique est indifférent, comme l'a souligné Zinoviev. Sitôt qu'il y a l'idée d'une *totalité* sociale, la normalisation commence et des boucs émissaires doivent être sacrifiés. Ceci n'est bien entendu qu'un aperçu de la trame générale. Le totalitarisme biopolitique que nous vivons mérite une classification à part. Ni le national-socialisme ni l'utopie bolchevique n'ont eu la commodité des réseaux informatiques ni des codes QR — ni l'avantage de disposer d'une population

ramollie et décérébrée par des décennies, déjà, de consommation effrénée et de télévision. *Cela* n'est pas du nazisme, même si le nazisme, dans sa dimension générique, ressemble fort à *cela*.

A la frontière croate, on jette un coup d'œil distrait à mon passeport et l'on me fait signe de filer. S'ensuivent trois cents kilomètres d'autoroute quasi rectiligne engloutis à une allure inavouable, comme sur une piste de décollage. A l'entrée en Serbie, la nuit est déjà tombée. Je pousse mon passeport dans le guichet. «Et tu as un vaccin, un test ou quelque chose du genre?» me demande le douanier. Le tutoiement m'irrite et me flatte à la fois: il me considère encore comme un «jeune». «Oui, j'ai un test», dis-je. Il ne me le demande pas. «C'est bon, rentre bien chez les tiens . Et joyeux Noël...»

Deux univers parallèles se côtoient, comme dans un rêve. L'un s'éloigne à toute allure de l'humain, l'autre y retourne à pas de loup. Rien n'est encore joué...

Le magazine de l'Antipresse est un hebdomadaire de réflexion et de divertissement multiformats.

Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 429, 1950 Sion, Suisse.

Rédacteur en chef: Slobodan Despot. Direction stratégique: Yulia Baburina.

Abonnement: via le site ANTIPRESSE.NET.

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)



ENFUMAGES par Eric Werner

Qui est ma mère et qui sont mes frères? (Les voies de traverse, 9)

LE MONDE QUE NOUS AVONS CONNU S'ÉCROULE SOUS NOS YEUX. NOUS SOMMES ATOMISÉS, ABANDONNÉS, SEULS. CETTE EFFRAYANTE DÉTRESSE A AU MOINS UN AVANTAGE: ELLE NOUS PERMET DE RECOMPOSER LIBREMENT LE CERCLE DE NOTRE FAMILLE ET DE NOS AMIS. EN CETTE MATIÈRE AU MOINS, NOUS AVONS ENCORE LE CHOIX.

Il y a dans l'Évangile une scène d'une grande actualité. C'est celle où l'on voit la mère et les frères de Jésus cherchant à entrer dans une maison où se tient Jésus et où Jésus, qui apparemment n'a pas tellement envie de les voir, lâche: «Qui est ma mère et qui sont mes frères?», avant de désigner de la main ses disciples et de dire: «Voici ma mère et mes frères: quiconque fait la volonté de mon Père qui est aux cieux, c'est lui mon frère, mes sœurs, ma mère» (Mt 12, 48-50).

Là très clairement, tout part en petits morceaux. Ce n'est évidemment pas, comme on a pu le dire, la fin de la famille, mais c'est à coup sûr la fin de la famille traditionnelle, celle fondée sur le sang et l'hérédité. L'individu s'affranchit ici de tout lien hérité, la seule famille encore qui subsiste est celle qu'on se choisit soi-même, en fonction de ses propres valeurs à soi, ou simplement de ses inclinaisons. On dira que c'est déjà ce qui se passe avec le mariage. En prin-

cipe au moins, le conjoint n'est pas hérité, c'est quelqu'un qu'on choisit. On veille également à éviter l'endogamie. Oui, mais là on ne se limite pas à choisir son conjoint, on choisit aussi ses père et mère, frères et sœurs, etc. On réinvente tout cela non pas exactement ex nihilo (les individus préexistent), mais sur de nouvelles bases: non plus «naturelles» comme jusqu'ici, mais volontaires.

LE VÉRITABLE CHOIX

Les circonstances, il est vrai, y sont pour quelque chose: ici le Christ lui-même, qui dit que le véritable lien social se crée à partir de la décision que l'on prend de faire ce que Dieu nous demande de faire. Et si on ne le fait pas? Eh bien c'est simple, le lien se casse, il n'y a plus de lien. Plus exactement encore, il subsiste, mais ne subsiste plus que pour quelques-uns. Les autres font sécession, vont voir ailleurs. Parfois aussi c'est la guerre: «Oui, je suis venu séparer l'homme de son père, la fille de sa mère, la belle-fille de sa belle-mère: on aura pour ennemis les gens de sa maison» (Mt 10, 35-36). Les familles alors se déchirent: mais pas seulement les familles. Certains se demandent: «Qui est ma mère et qui sont mes frères?», mais d'autres: «Qui sont mes concitoyens?». Ou encore: «Qu'ai-je en commun avec ces dirigeants corrompus, qui mentent comme ils respirent? Brassent du vent en inventant de faux problèmes auxquels ils donnent de fausses solutions? Qui d'une manière générale, font le contraire exactement de ce

qu'ils devraient faire s'ils avaient le moindre souci de l'intérêt collectif? Avec cette éco-féministe en situation cis-oppressive, qui, bien installée dans son fromage cis-administratif et/ou académique, distille sa haine à l'encontre des hommes blancs de plus de cinquante ans? Oui, qu'ai-je en commun?»

Et d'autres: «Qu'ai-je à voir avec ces églises qui exigent maintenant un pass Covid à l'entrée des lieux de culte? Qu'ont-elles encore de chrétien, ces églises à l'agonie?» Car si les églises aujourd'hui se vident, ce n'est assurément pas sans raison. Quand le sel perd sa saveur, etc.

Bref, la famille doit s'interpréter au sens large. Il y a certes la famille stricto sensu (papa, maman, mon petit frère, ma grande sœur, etc.) mais au-delà aussi tous les liens d'appartenance. On dit volontiers aujourd'hui que les frontières passent désormais au milieu des villes. Elles passent au milieu des villes mais à bien d'autres endroits encore. Rien n'est non plus très fixe en la matière. On aura pour ennemis les gens de sa maison, dit l'Évangile. Sauf que la maison ici disparaît. Il n'y a plus de maison. On ne peut pas en effet parler de maison quand on a pour ennemis les gens de sa maison. Mais ce qu'on dit ici de la maison, on peut le dire aussi de la communauté nationale. Quand les frontières passent au milieu des villes, peut-on encore parler de communauté nationale? Elle disparaît donc, quitte ensuite à renaître de

ses cendres, pourquoi non? On parle bien de famille recomposée.

Dans le récit évangélique, la rupture est ouverte. Le Christ montre ses disciples et dit: «Voici ma mère et mes frères». Parfois aussi les gens prennent leurs distances, mais sans rompre ouvertement. Qu'est-ce que je fais là-dedans? Rien, mais je reste quand même, au moins pour un moment. Après, on verra. Ils mènent ainsi une double vie, celle, si l'on veut, d'exilés de l'intérieur. Je viens de parler des dirigeants. On ne rompt pas aisément avec les dirigeants. Le rapport de forces est ce qu'il est. Ils ont la force pour eux, je continue donc à leur obéir. Le cas échéant même je fais du zèle. Beaucoup sont sur cette ligne. Ils font semblant de se soumettre, mais semblant seulement. Ils gardent, comme le disait Pascal, une «pensée de derrière la tête». Jusqu'au moment où le rapport de forces se retourne. A ce moment-là, évidemment, les masques tombent. Je ne dis pas que c'est ce qui est en train aujourd'hui de se passer. Mais certains changements n'en sont pas moins perceptibles, il faut y être attentif. Le phénomène de l'abstentionnisme aux élections gagnerait peut-être à être envisagé sous cet angle.

«Qui est ma famille et qui sont mes frères?» L'individu est seul face à lui-même. Ce n'est pas exactement nouveau comme situation, à toutes les époques il y a eu des gens qui se sont retrouvés face à eux-mêmes. Exemple, encore une fois, le Christ. Mais aussi Antigone dans la pièce

éponyme de Sophocle. Sauf que cette situation tend aujourd'hui à devenir assez courante. Qui n'a pas été amené une fois au moins dans sa vie à se demander: «Qui est ma famille et qui sont mes frères»? Il n'y a pas ici de réponse toute faite, chacun apporte sa propre réponse. On peut très bien répondre, comme le Christ: «Quiconque fait la volonté de mon Père qui est aux cieux, c'est lui mon frère, ma sœur, ma mère». Mais aussi: «Ma mère et mes frères, ce sont ma mère et mes frères biologiques, je ne change rien à la biologie.» Les deux réponses sont possibles, et bien sûr quantité d'autres encore (y compris le choix de non-appartenance: je me retire dans un ermitage). Mais c'est moi qui décide, et je décide seul. Je suis seul face à moi-même.

JE ME RÉVOLTE, DONC NOUS SOMMES

Aristote distinguait trois espèces de communautés: la famille, le village, la cité. Il ne faut pas dire que ces trois communautés, aujourd'hui, n'existent plus, elles existent toujours. Mais elles sont en crise, c'est le thème même de cette chronique. Personne ne sait si elles existeront encore demain. C'est ce qu'on appelle l'atomisation sociale. De ces trois communautés, c'est encore la seconde, le village, qui se porte le moins mal. Par village, il faut bien sûr entendre plus et autre chose que simplement le village. Ce peut être effectivement le village (en grec *kômè*), mais aussi le quartier, les collègues de travail, d'une manière générale toute communauté de

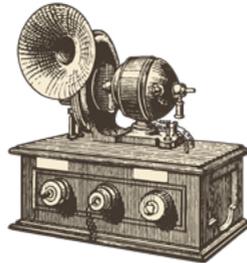
proximité: il en existe, on le sait, un grand nombre. Si la société devait un jour se reconstituer, sans doute le ferait-elle à partir de là: le village, le quartier, les collègues de travail, etc. Rien n'interdit non plus d'imaginer la création de nouveaux villages sur de nouvelles bases. On pense en particulier à l'économie de proximité. Le champ des possibles est vaste.

Mais c'est de la musique d'avenir. L'ancien monde est à l'agonie, mais rien encore n'est venu le remplacer. Rien sauf l'État total et son pass Covid. Mais c'est un pur automatisme. Il ressemble en ce sens aux algorithmes des GAFA, au marché globalisé, etc. Il ira jusqu'au bout de lui-même, après quoi, comme les GAFA et le marché globalisé, il disparaîtra.

Il est bien évident que la crise se nourrit d'elle-même. La crise en

conduit beaucoup à se demander: «Qui est ma famille et qui sont mes frères?», mais le fait même qu'ils se posent la question ne contribue pas peu à accélérer encore le mouvement. Bref, c'est tout l'édifice social, aujourd'hui, qui vacille. Et donc les individus se retrouvent seuls, seuls face à eux-mêmes et aux questions qu'ils se posent. C'est cette solitude même de l'individu, me semble-t-il, qui est aujourd'hui le fait marquant. Je me révolte donc nous sommes, disait Camus. Mais d'abord, je me révolte. La révolte se décline d'abord au singulier. Ensuite, bien sûr, l'individu en rejoint d'autres, et ainsi d'autres maisons aussi se construisent. Mais ensuite seulement.

- Illustration: Charles Willson Peale, «La famille Peale», 1809.



L'ANTIPRESSE EST UNE CHRONIQUE
DE LA VIE HUMAINE AU TEMPS DES ROBOTS,
100 % ANIMÉE PAR L'INTELLIGENCE NATURELLE.
DÉJÀ 319 SEMAINES. PLUTÔT RASSURANT, NON?



RECONQUÊTES par Slobodan Despot

Novak Djoković: plus qu'une carrière, un destin

L'ARRESTATION DE NOVAK DJOKOVIĆ EN AUSTRALIE A FAIT DU N° 1 DU TENNIS MONDIAL UN PRISONNIER POLITIQUE. CE COUP DE THÉÂTRE ABSURDE, RÉVOLTANT, ARBITRAIRE EST L'IMAGE MÊME DE CE QU'EST EN TRAIN DE DEVENIR UNE SOCIÉTÉ INTOXIQUÉE PAR LA RELIGION SANITAIRE.

Novak Djoković n'a jamais caché son scepticisme quant à la vaccination contre le Covid. Cette attitude est cohérente avec son approche de la santé et de la condition physique. Novak considère que nos ressources naturelles suffisent à assurer notre défense et notre énergie vitale si elles sont bien entretenues. Il s'est composé un régime alimentaire spécifique,

essentiellement végétalien, qui est considéré comme l'une des clefs de sa réussite. Pour lui, c'est davantage qu'une diète: une style de vie et une question d'éthique. Le corps d'un sportif professionnel est son outil de travail. Chez les très grands sportifs, c'est un instrument de musique raffiné qu'une infime perturbation peut désaccorder.

UN CHAT DANS UN SAC?

Djoković a sans doute estimé que la maîtrise de son corps et de sa condition physique étaient plus importantes que la protection, du reste partielle, offerte par les produits en phase expérimentale qu'on propose comme vaccins dans le cadre de la lutte contre le Covid. Il n'a pas voulu, comme l'on dit chez lui en Serbie, «acheter un chat dans un sac». Là encore, le souci de sa santé se doublait d'un argument éthique. Pour lui, la vaccination est un choix personnel qui relève de notre vie privée.

Au moment où il le proclamait, en 2020, les autorités politiques, de M. Macron à M. Poutine, ne disaient pas autre chose. Il n'était pas question, selon ces autorités, d'imposer la vaccination. Entretemps, l'évolution de la pandémie a constamment démenti les perspectives d'horreur sur lesquelles la plupart des Etats ont bâti des politiques sanitaires liberticides, mais les mêmes autorités ont curieusement suivi une pente inverse, jusqu'à verser dans une véritable religion vaccinale.

Ni la bénignité croissante de la pandémie, ni l'inefficacité du vaccin à arrêter la contagion, ni la multiplication comique des «boosters» et des rappels, ni la documentation sur les effets secondaires qui s'accumule, notamment dans des bases de données officielles comme le VAERS américain, ne semblent apaiser leur transe. En 2021, on a vu une augmentation spectaculaire d'accidents cardiovasculaires

parmi les sportifs de haut niveau qui a sans doute fait réfléchir les concernés, malgré le zèle remarqué mis par les médias à «disculper» les vaccins à ARN messenger. Encore une fois, le sportif professionnel connaît mieux son corps que vous et moi.

Dans ces conditions, Djoković a demandé une exemption vaccinale pour participer à l'Open d'Australie. Il n'était pas un cas isolé: 25 autres joueurs l'avaient demandée également, et certains, l'ayant obtenue, étaient arrivés à Melbourne sans encombres avant lui. Nole a pris l'avion sans inquiétude. Le visa accordé par l'administration australienne lui a été retiré en dernière minute. Le joueur serbe est donc contraint de passer sa fête de Noël (le 7 janvier) dans un hôtel à confinement de Melbourne en attendant qu'un juge local décide de son sort, le 10 janvier. On l'a de fait arrêté et interrogé des heures durant comme un criminel, allant jusqu'à confisquer son portefeuille et son téléphone. Aurait-on agi de même à l'égard d'un Federer ou d'un Nadal s'ils s'étaient retrouvés dans le même cas?

ENTRE DÉMENCE ET CORRUPTION

Pourquoi un tel traitement? Parmi les professionnels qui ont condamné la félonie du gouvernement australien, l'Ukrainien Serhiy Stakhovsky a peut-être tout dit dans un tweet:

«La prochaine fois qu'on vous dira que "le sport n'interfère pas

avec la politique”, rappelez-vous le 6 janvier 2022, quand un “ego” purement politique a interdit au meilleur joueur de tennis du monde d’entrer dans un pays dont les “institutions gouvernementales” lui avaient accordé l’entrée...»

Plus net encore, l’Américain Tennys Sandgren, qui n’avait pas demandé d’exemption, condamne l’arbitraire des politiques:

«Pour être parfaitement clair, deux commissions médicales distinctes ont approuvé son exemption. Et ce sont les politiciens qui l’ont bloquée. L’Australie ne mérite pas d’accueillir un grand chelem.»

Ce que confirme l’ancien directeur de l’Open, Paul McNamee, en estimant «incroyable que Djoković soit le seul joueur à avoir vu son visa accordé puis annulé».

On imagine bien que l’exception Djoković posait un tout autre problème aux Australiens que le dossier médical de n’importe quel autre joueur. Djoković n’est pas seulement l’un des plus grands sportifs de tous les temps, il est aussi l’emblème d’une contestation globale de la «dictature sanitaire» dont l’Etat australien est l’un des exemples les plus extrêmes. La ville de Melbourne détient le record du monde de la durée de confinement, les manifestations violentes se succèdent et les responsables politiques australiens se distinguent par un mépris ouvert et brutal des droits humains les plus élémen-

taires. Un mépris que le premier ministre Scott Morrison lui-même a joliment formulé en assimilant la vaccination de ses concitoyens à la nécessité de «faire passer les moutons par le portail». Ce premier ministre qui, face à Djoković, clame que «la loi est la même pour tout le monde» est le même homme qui a violé les règles de quarantaine qu’il oblige ses «moutons» à observer avec la dernière rigueur. L’Australie applique une politique de répression draconienne contre l’opposition exprimée sur les réseaux sociaux et sa police s’est illustrée par des interventions qui ont choqué l’opinion mondiale, notamment lors d’intrusions dans le domicile des citoyens réfractaires.

Comment les représentants d’un tel régime pourraient-ils remettre la coupe à un «antivax» si Djoković en venait à remporter son dixième Open d’Australie? Comment en généreraient-ils l’écho parmi leur propre population écœurée et excédée par leur arrogance? Dans leur panique, ils n’ont rien trouvé de mieux que d’ajouter l’arbitraire à l’arbitraire, de confirmer par l’autoritarisme leur dérive autoritaire.

PRISONNIER POLITIQUE

A l’heure qu’il est, Novak Djoković est donc, au sens strict, un prisonnier politique. On ne pouvait traiter cette affaire plus stupidement. On aurait pu exclure toute dérogation, et Novak se serait fait vacciner ou serait resté chez lui.

Mais, pour ménager le business, on a espéré jusqu'au dernier instant que le Serbe céderait. Il n'a pas cédé. En agissant ainsi, les responsables australiens ne font pas seulement preuve d'hypocrisie, mais illustrent également leur bêtise. Ils montrent que leur pays n'est géré ni par la loi sanitaire, ni par les droits humains, seulement par un volontarisme politique à la petite semaine. Ils transforment leur tournoi sportif en un événement politique et offrent à Novak Djoković plus qu'une coupe ou une tribune: un destin.

Destin résumé par une poignante (et un peu grandiloquente) lettre de son père Srdjan Djoković diffusée le 6 janvier de Belgrade et immédiatement traduite dans le monde entier:

«Mon fils se trouve cette nuit en détention en Australie, mais jamais il n'aura été plus libre. Dès cet instant, Novak est devenu le symbole et le leader du monde libre, du monde des pays et des peuples pauvres et opprimés... Novak est le Spartacus du monde nouveau qui ne tolère pas l'injustice, le colonialisme et l'hypocrisie... Il se peut que le monde riche ne permette plus à Nole de jouer au tennis, mais il donnera alors le coup d'envoi d'une partie autrement plus sérieuse...»

Srdjan a raison: la partie devient sérieuse. Depuis le 6 janvier 2022, et quoi qu'il arrive, son Novak est sorti de l'univers sportif. Sa personnalité dépasse sa carrière et son destin dépasse sa personnalité,

comme ceux d'un Jesse Owens ou d'un Maradona. Avant même cet épisode, il était déjà un «bad boy» qui ne suivait pas les règles — et qu'on haïssait copieusement pour son anticonformisme. Novak ne faisait pas «fructifier» son exceptionnelle carrière en jouant au gendre idéal avec un petit cachemire jeté sur les épaules dans la publicité des assureurs ou des banquiers, mais la mettait au service d'une bienfaisance concrète, entre autres, dès avril 2020, pour les victimes du Covid à Bergame. Le même 6 janvier de l'année dernière, Djoković avait fait un don généreux à l'Australie sinistrée par les feux de forêts. Les mufles qui gouvernent ce pays auraient pu s'en souvenir.

Au lieu de cela, dans leur myope idiotie, ils ont fait de Novak Djoković un révélateur et un grand témoin de son temps. Il pose au monde une question dérangeante en 2022: le droit de l'individu existe-t-il encore face à la pression du collectif? Sommes-nous les citoyens d'une société humaine, ou les cellules d'un organisme totalitaire? Et quelle est cette terrifiante menace qui justifierait une telle restriction de nos droits? Quelle est cette apocalyptique détresse qui autoriserait les pouvoirs à contraindre leurs populations à des vaccinations expérimentales?

Les sociétés connaissent des crises fébriles suivies, fatalement, de rechutes. Tôt ou tard, la portée réelle de la pandémie de Covid sera établie à l'aune des faits bruts et

non triturés, tels que les chiffres de la mortalité. Les mesures sanitaires actuelles et leurs conséquences économiques et sociales seront réévaluées à tête froide, sans la pression de la peur qui les justifie aujourd’hui et qui voile le jugement. Les abus de pouvoir des

politiques, aujourd’hui couverts par l’état d’urgence, seront jugés à l’aune du droit ordinaire. Alors le nom de Novak Djoković, dit Nole, ne s’inscrira peut-être pas uniquement dans l’histoire du sport, où il est déjà gravé, mais dans l’histoire des luttes pour la dignité humaine.

CODA

POST-SCRIPTUM 1

Le plus grand joueur de tennis au monde aura passé son Noël seul, dans un hôtel sordide, entouré de migrants clandestins en quarantaine. Est-ce lui qui sera infecté au Covid, ou eux qui seront infectés par sa foi? Si ceci n’est pas une parabole évangélique et un signe, je ne sais pas ce que c’est.

POST-SCRIPTUM 2

C’est peut-être sans rapport, mais on peut le mentionner à tout hasard. Il se trouve, ô coïncidence, que le chef de cabinet du Premier ministre australien, John Kunkel, est venu de la multinationale minière Rio Tinto, où il était lobbyiste institutionnel. Or il se trouve que ces derniers mois, la mine de lithium que Rio Tinto voulait ouvrir en Serbie a soulevé une opposition colossale (voir «Serbie: une rivière rouge pour votre mobilité verte», AP315 | 12/12/2021). Il se trouve aussi que Novak Djoković, sans se mêler de politique, a soutenu cette opposition au nom de l’environnement. Il se trouve encore, accessoirement,

que cette tête à claques de Morrison a déjà été interpellé par la presse australienne pour son manque de... disons... réactivité face aux abus de Rio Tinto. Cela n’a évidemment rien à voir avec l’arrestation arbitraire de Djoković à son arrivée en Australie. Néanmoins, il est fort probable qu’après cet incident diplomatique, la vorace corporation australienne pourra se mettre son filon de lithium au c**.

POST-SCRIPTUM 3

Réconciliation des frères ennemis? L’eurodéputé croate et président de l’ONG *Human Shield*, Ivan Vilibor Sinčić — qui se distingue lui-même par une lutte intelligente contre la dictature covidienne — a adressé sur les réseaux sociaux un message de soutien à Nole qui a été massivement partagé dans tout l’espace yougoslave:

«Ce qui se déroule actuellement en Australie est une honte pour la civilisation. Arrêter le meilleur tennisman au monde est une décision de perdants. Novak est le héros de cette planète. Et l’affaire n’est pas dans sa dispense,

car ce n'est nullement un secret que nombre de ses collègues sont arrivés avec une dispense. Mais eux se taisent et personne ne les inquiète. Le problème avec lui, c'est qu'il ne s'est pas tu. C'est pourquoi il doit être puni. C'est une honte et ce n'est pas de la démocratie.»

POST-SCRIPTUM 4

Pendant ce temps, le mufti de Belgrade et aumônier islamique de l'armée serbe, Mustafa Jusufspahić, se distingue par un tweet d'une extrême sobriété ne comportant qu'une photographie cordiale de lui-même avec Novak D. et la phrase: «Je témoigne: "Dieu voit tout!"».

POST-SCRIPTUM 5

«Si ça peut arriver au N° 1 mondial, cela peut arriver à chacun d'entre nous!» Les Australiens ont lancé une pétition pour la libération de Novak Djoković dont les signataires se comptent par dizaines de milliers au bout de quelques heures. Le texte qui la motive pose quelques sérieuses questions: «*Car il ne s'agit pas vraiment de Novak Djoković en particulier — c'est un message adressé à nous tous pour bien signifier qui commande. Les gouvernants*

tyranniques de l'Australie veulent que vous sachiez que les règles sont ce qu'ils disent qu'elles sont et que si vous vous y opposez, avec quelque argument que ce soit, ce sont eux qui auront le dernier mot.» Chacun peut signer ici.

POST-SCRIPTUM 6

Pendant ce temps, le Herald Sun publie la preuve «fumante» que la fédération australienne du tennis avait sciemment fourni des informations erronées à Djoković sur les conditions à remplir pour entrer dans le pays.

POST-SCRIPTUM 7

Dans la soirée du 7 janvier, les autorités australiennes ont également annulé le visa de la joueuse tchèque Renata Voračova, qui était pourtant déjà entrée sur le territoire. La voilà confinée dans le même hôtel que Novak. Les autorités ont-elles voulu lui donner de la compagnie slave, ou minimiser son cas en le diluant? En tout cas, elles confirment que leur pays n'est plus qu'une république bananière. Sur le zoo australien, on peut suivre avec profit, sur Twitter, les commentaires de l'enquêteur Avi Yemini (@OzraeliAvi) de Rebel News.



PASSAGER CLANDESTIN: Emir Kusturica

Les chaînes du nouveau monde

L E MONDE N'EST-IL PAS DEVENU DEPUIS LONGTEMPS DÉJÀ UNE PRISON DONT LES FILS DE FER BARBELÉS NE SONT PAS LE SYMBOLE LE PLUS VOYANT?

Le châtimement de ceux qui ne désirent pas se faire vacciner est-il autre chose qu'un pas de plus du gouvernement mondial vers la réalisation du projet de domination planétaire et de baignoire numérique? La mise en détention de Novak Djoković n'est qu'une illustration éloquente de ce projet. Qui a osé se dresser contre nous? Qui est-ce qui veut enjambrer librement les clôtures que nous avons forgées? En écrivant ceci, je ne pense pas à la lutte de Novak pour les droits des joueurs de tennis et l'amélioration des conditions dans lesquelles ils accomplissent leur besogne de gladiateurs, c'est là un gros et vil prix qu'on vous fait payer via les tabloïds, Instagram ou Twitter...

L'arrestation de Novak Djoković, premier parmi les hommes libres, rebelle qui ne veut pas accepter les fers de la nouvelle normalité et qui croit à un monde plus juste, ressemble à une resucée du film *French Connection*. Le flic Popeye y fait arrêter les caïds les plus connus de la place afin que tous les Marseillais comprennent: s'il est possible d'arrêter les plus grosses pointures, alors tout le monde doit trembler!

Novak n'a rien à voir avec ce film, mais la méthode de dressage est la même. On s'en prend au chef de file et c'est beau-

coup plus efficace que toutes ces images horribles de violences contre des citoyens de Melbourne qui ne portent pas de masques dans la rue. Une vieille histoire dans une livrée nouvelle. Sauf qu'ici, on jette en prison celui qui représente la forme psychophysique la plus accomplie non seulement de la communauté serbe, mais de l'humanité. Que cette personne atteigne pratiquement la perfection, cela serait peut-être pardonnable, mais son origine fait problème.



Il y a longtemps déjà, McLuhan parlait du village global. Ses idées ne se sont pas réalisées, nous vivons dans une province numérique qui sert avant tout à déshumaniser l'homme. C'était une leçon adressée non seulement au Serbe orthodoxe qui «se fait coïncider» un jour de Noël orthodoxe, mais à tous ceux qui croient qu'il est possible de gouverner sa propre existence et de marcher librement sur des chemins balisés par des satellites, par le GPS et par des réseaux sociaux qui excitent l'imagination des maîtres du monde. Ces derniers mènent leur «business» avec beaucoup plus d'aisance que le flic Popeye dans *French Connection*.

* Texte original paru le 7.1.2021, traduit du serbe par Slobodan Despot.

LISEZ-MOI ÇA! par Patrick Gilliéron Lopreno

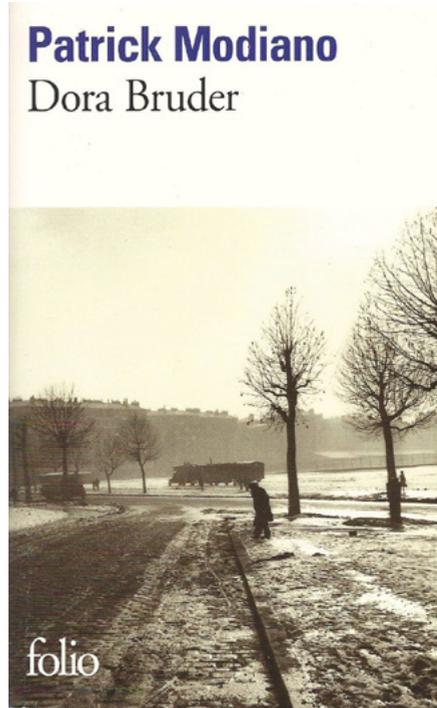
«Dora Bruder» de Patrick Modiano

DORA BRUDER EST LE RÉCIT D'UNE QUÊTE DE L'ENFANCE PERDUE QUE L'ON TENTE PAR TOUS LES MOYENS DE SAUVER DE L'OUBLI.

CE QU'IL APPORTE

Le narrateur-auteur tombe par hasard sur l'avis de recherche d'une jeune fille de 15 ans nommée Dora Bruder, publié dans un vieux *Paris Soir* datant de 1941. Il découvre qu'elle vivait dans le même quartier que lui lorsqu'il était jeune. S'ensuit une enquête fouillée pour recomposer la vie de cette disparue, tel un puzzle qu'on assemble pièce par pièce. Française d'origine juive, elle vivra les persécutions de la France occupée et sera incarcérée à Drancy avant de mourir en déportation à Auschwitz. Ce récit entremêle avec subtilité la vie de Dora avec celle de l'auteur. La biographie et l'autobiographie se côtoient en permanence et l'existence de la jeune fille fait miroir à celle du narrateur. Différentes strates de temps permettent des allers-retours entre passé et présent et la violence des années de guerre côtoie la vie pacifiée des «Trente Glorieuses».

Modiano est aussi précis et factuel dans son écriture qu'un historien ou un inspecteur de police. Il fouille méticuleusement les archives pour trouver le moindre indice susceptible d'étoffer le récit de Dora et de sa famille. Sa quête devient obsession-



nelle. Il erre dans Paris et le sentiment du vide, tel un vertige, s'empare de lui à plusieurs reprises. Les fantômes des morts vous possèdent longtemps après leur disparition et la présence des absents influence nos vies et nos choix.

A travers sa quête se dévoile une nostalgie pour cette enfance perdue. Au fur et à mesure de son investiga-

tion, un lien fort se soude entre lui et la jeune fille, atemporel et éternel. Ainsi, la mémoire individuelle se mélange avec la mémoire collective et la vie des hommes avec l'Histoire. D'ailleurs *Bruder* veut dire frère. Frères humains, nous sommes solidaires de vos souffrances, à travers le temps et l'espace.

CE QU'IL EN RESTE

Patrick Modiano fait se croiser des destinées diverses et met en dialogue des époques opposées. La littérature joue aussi un rôle important dans l'évocation de la mémoire. Victor Hugo et Jean Genet avaient, avant lui, décrit certaines scènes de rues parisiennes notamment, pour Genet, le camp de Tourelles (camp de transit précédant Drancy) car il y avait été incarcéré pour des motifs de droit commun. Réalité et fiction communiquent l'une avec l'autre et incitent au re-souvenir des êtres et des choses. Dans ses pérégrinations, l'auteur constate que les lieux disparaissent. L'architecture, les rues et

les quartiers populaires se transforment et sont démolis pour laisser place à des constructions neuves, neutres et sans âme.

Dora Bruder est le livre d'une quête de l'enfance perdue que l'on tente par tous les moyens de sauver de l'oubli.

A QUI L'ADMINISTRER?

Non seulement ce roman est, dans la «production» littéraire contemporaine, l'un de ceux qu'on peut ranger sans hésiter dans la vraie littérature française, mais encore il ravive l'ignominie un peu oubliée de la vie en régime collaborationniste. Juifs, Juifs étrangers, résistants, communistes, apatrides vivent dans une peur permanente de la persécution, de la trahison et de la mort. Ce livre est une douche d'eau froide pour les amnésiques qui ont rangé l'horreur totalitaire au catalogue des musées.

- Patrick Modiano (prix Nobel de littérature 2014), *Dora Bruder*, Gallimard, 2021.



TURBULENCES

KAZAKHSTAN .

Un chaos «spontané»?

Le très grand pays d'Asie centrale qu'est le Kazakhstan est stratégiquement très important sur l'échiquier géopolitique: il produit près de 40 % de l'uranium mondial en plus d'être une zone de transit gazier essentielle, tant pour la Chine que pour la Russie ou l'Inde. Le pays est une étape importante de l'ancienne route de la soie, que Pékin veut relancer, et c'est à Baïkonour que Moscou dispose de son cosmodrome qui lui permet d'être une des principales puissances spatiales au monde.

Depuis les années 1990, Washington et ses relais financent des «représentants de la société civile» au Kazakhstan dans le but de faire pencher le pays, tôt ou tard, du côté occidental. A elle seule, la NED, cachez de la CIA, soutient une vingtaine de programmes à hauteur d'environ 50 000 dollars par an chacun. Dans la mesure où des dizaines d'ONG de ce type se partagent l'ingérence pro-occidentale à l'intérieur même du pays, on imagine combien la société civile kazakhe a été travaillée au corps depuis 30 ans...

Le 2 janvier, en pleine crise énergétique, les habitants de Zhanaozen et d'Aktau dans la région de Mangistau sont descendus en masse dans la rue pour protester contre la hausse du carburant. Des démonstrations semblables se sont propagées dans tout le pays. Bien que les autorités aient annoncé une baisse du prix du gaz liquéfié, la situation ne s'est pas calmée, bien au contraire. Pour apaiser les esprits, le président du Kazakhstan, Kassym-Jomart Tokayev, a même

remplacé son prédécesseur Nursultan Nazarbayev au Conseil de sécurité et le gouvernement a été démis de ses fonctions. Sans effet.

Pendant deux semaines, les manifestations de masse se sont transformées en émeutes, accompagnés de pillages, d'exactions en tous genres, de destructions d'édifices publics, à tel point que l'état d'urgence a été instauré sur l'ensemble du pays. Plusieurs sources recoupées font état de menaces directes contre les russophones du pays et envers les intérêts russes. Des rumeurs circulent quant à l'implication possible d'Ankara et de ses relais panturquistes et islamistes dans ce chaos généralisé. Dans de nombreuses villes, les prisons, où étaient jusqu'alors détenus de nombreux terroristes islamistes, ont été vidées par les émeutiers, et le pouvoir a rapidement perdu le contrôle de la situation. Le danger que ce pays sombre dans une situation, comme celle en 2011 en Syrie, est réel.

Le 6 janvier, le Conseil de l'OTSC (Organisation du Traité de sécurité collective), suite à la demande du président Tokayev, a décidé d'envoyer un contingent sous commandement russe pour une durée limitée dans le but de stabiliser et de normaliser la situation. Depuis 48 heures, les rotations d'avions gros porteurs russes ne cessent d'acheminer hommes et matériels: sous l'autorité du général des troupes aéroportées Andrey Serdyukov, 100 militaires arméniens, 150 et 200 Kirghizes et Tadjiks, 500 paras biélorusses s'agrègeront rapidement aux 3 000 soldats russes, pour l'essentiel des parachutistes et des Spetsnaz, renforcés d'un impres-

sionnant matériel militaire dernier cri. Leur mission est de sécuriser les sites stratégiques, certaines administrations et quelques aéroports; celle des forces légales du pays est réduire les émeutiers et les bandes armées, avec l'aide de milices progouvernementales... On parle de dizaines de tués et de centaines de blessés, chiffres pour le moment invérifiables. Selon le pouvoir, les insurgés auraient évacué tous les bâtiments administratifs du pays, ce qui ne semblait pas être totalement le cas au soir du 7 janvier. L'aéroport d'Almaty, principale ville économique du pays, est hors service jusqu'au 9 janvier.

La situation reste incertaine en cette fin de semaine. Pour l'heure, les réactions occidentales ont été relativement mesurées. Washington espère rompre l'axe Moscou-Pékin. Il n'est pas improbable que ce soit précisément au Kazakhstan que cela se prépare. Autre hypothèse: il s'agirait d'une tentative de faire pression sur Moscou à la veille de négociations avec les États-Unis. Une seule chose est sûre: Vladimir Poutine a repris l'initiative; sur l'échiquier, c'est lui qui a les «blancs»!

* **Jacques Frère**, 8.1.2022.

MARQUE-PAGES - La semaine du 3 au 8 janvier 2021

LES INCONTOURNABLES DE LA SEMAINE SÉLECTIONNÉS PAR SLOBODAN DESPOT

Marionnettiste. C'est une «fuite» qui, en d'autres temps, aurait soulevé un immense scandale. De nos jours,

on la note à peine. Dans une vidéo à usage interne au groupe, Mark Walder, le CEO du groupe de presse Ringier, recommande à ses journalistes d'être complaisants avec le gouvernement sur la question du Covid. Le chroniqueur du célèbre journal satirique *Nebelspalter* n'en croit pas ses oreilles: > «Dans d'autres pays où Ringier est actif, on remarque également que les médias Ringier abandonnent le style tabloïd pur et dur dès qu'il s'agit de mesures officielles contre le Covid. > Les lecteurs se demandent naturellement pourquoi il en est ainsi. Est-ce simplement parce que les journalistes suivent volontairement le courant? Ou les rédactions sont-elles dirigées de quelque part? > Je dois avouer que jusqu'à présent — et on m'interroge souvent sur ce sujet en tant que journaliste — j'ai toujours défendu la première thèse. La deuxième — appelons-la la thèse des marionnettes — ressemblait pour moi à une théorie de la conspiration. Des hommes puissants dans l'ombre dicteraient aux journalistes la manière dont ils doivent rapporter les faits? Je trouvais cela absurde. Surtout dans une démocratie libérale et éclairée comme la Suisse. > Mais regardons les choses en face: Dans le cas de Ringier au moins, je me suis trompé.»

Critère de recrutement. On peut trouver l'argument assez cocasse: Olivier Arias, patron d'une PME, a décidé de ne plus engager dès 2022 que des *non*-vaccinés, pour leur indépendance d'esprit et leur force de



Antipresse.net-canal historique
Le rendez-vous des abonnés de l'Antipresse sur Telegram!
→ t.me/antipresse

caractère. «Notons aussi que le choix stratégique d'embaucher un non-vaciné est une valeur sûre : ce dernier reste droit dans ses bottes, va au bout de ses convictions et ce, contre vents et marées.»

Censure-sparadrap. Évacuée par la grande porte, la loi Avia, que la Corée du Nord ne pourrait qu'envier aux Français, nous revient par la fenêtre, avertit l'OJIM — réétiquetée «loi sur le séparatisme». «On aurait pu croire Laetitia Avia, déjà mise en cause pour avoir mordu un chauffeur de taxi et maltraité ses collaborateurs, enterrée avec sa loi et repartie au Togo, charmant pays au demeurant. Que nenni ! Nécessité électorale dans des temps incertains, le prétexte bouffon pour son retour déguisé, fût la loi “sur le séparatisme”, riche invention.» On lira aussi avec profit le costard, pardon le portrait de Mme Avia taillé par l'OJIM.

Age de fer. La lecture de James Howard Kunstler est souvent choquante, mais toujours roborative. Ses prévisions pour 2022 vous feront froid dans le dos. Il estime comme nous que l'heure des comptes va sonner, en tous domaines, et que ça va faire mal. Reste à savoir qui prendra le plus de coups...

Anthologie! Plus d'une heure de déclarations d'opposants ou de complices de la dictature covidienne et du pass sanitaire en France, mises

bout à bout. C'est l'intérêt essentiel, et même historique, de cette vidéo abondamment censurée. Une fois les nuées de la peur dissipées, nos descendants la regarderont avec étonnement: comment des autorités ont-elles pu tromper le public à ce point?

On l'aura cherché... Les sentez-vous, les premiers effets d'une décroissance voulue et organisée? Les ruptures de stocks? La montée des prix. Notre «désinvité» Michel de Rougemont vous aide à les comprendre à l'aide de chiffres concrets. Pour conclure:

«Un développement inflationnaire est donc en cours dont l'origine est liée aux structures de la production et de l'approvisionnement mondial. Une fois lancé, personne n'est en mesure de prévoir quand et comment il se calmera. Les pays les plus prospères s'affolent de la dépendance qu'ils ont eux-mêmes organisée au cours des trois dernières décennies.»

Jeu discriminatoire? Cette semaine marque le cinquantième anniversaire de *Des chiffres et des lettres*, le légendaire jeu d'Armand Jammot animé par Patrice Laffont, qui a assuré des décennies durant la gymnastique mentale des familles françaises devant leur écran. A revoir la toute première émission sur les archives de l'ENA, on ne peut s'empêcher d'imaginer les performances des candidats moyens en 2022...

Pain de méninges

LA DOMESTICATION PAR LA PEUR

La domestication par la peur ne manque pas de réalités effrayantes à mettre en images; ni d'images effrayantes dont fabriquer la réalité. Ainsi s'installe, jour après jour, d'épidémies mystérieuses en régressions meurtrières, un monde imprévisible où la vérité est sans valeur, inutile à quoi que ce soit. Dégoûtés de toute croyance, et finalement de leur incrédulité même, les hommes harcelés par la peur et qui ne s'éprouvent plus que comme les objets de processus opaques, se jettent, pour satisfaire leur besoin de croire à l'existence d'une explication cohérente à ce monde incompréhensible, sur les interprétations les plus bizarres et les plus détraquées: révisionnismes en tout genre, fictions paranoïaques et révélations apocalyptiques. Tels ces feuilletons qui décrivent un monde de cauchemar où tout n'est que manipulations, leurres, trames secrètes, où des forces occultes installées au cœur de l'État complotent en permanence pour étouffer les vérités qui pourraient se faire jour. Des fictions aussi sinistres ne peuvent être regardées comme s'il s'agissait de documentaires que parce que la réalité entière est d'ores et déjà perçue comme une fiction sinistre. À ceux qui ont perdu «tout ce domaine de relations communautaires qui donne un sens au sens commun», il devient impossible de faire raisonnablement le partage, dans le flot des informations contradictoires, entre le plausible et l'in vraisemblable, l'essentiel et l'accessoire, l'accidentel et le nécessaire. L'abdication du jugement, admis comme inutile face au ténébreux arbitraire, trouve dans cette idée que «la vérité est ailleurs» le prétexte à renier des libertés dont on ne veut plus courir le risque; à commencer par celle de trouver des vérités dont on devrait faire quelque chose.

— Jaime Semprun, *L'abîme se repeuple*, 1997

VIERGE DES ROCAILLES

PAR PATRICK GILLIÉRON LOPRENO

